

# Préface à la disparition

ARTHUR BRÜGGER

*A la mémoire de Georges Perec,  
qui n'a jamais disparu(e)*

Une douleur au crâne saisit Anton au moment d'émerger d'un sommeil fugace. Il fait encore nuit. Insomniaque, Anton prend un roman, commence à lire, mais les mots ne s'impriment pas dans son esprit. Redressé sur son lit, il demeure quelques instants immobile, les yeux perdus dans le blanc de la tapisserie. Il attend. Quand il est l'heure, il s'habille. À la cuisine, il boit de l'eau à grandes gorgées au goulot du robinet, engloutit un cachet contre le mal de tête. Il passe un peu d'eau sur son cou, son front. Ses gestes sont routiniers; son passé brumeux. Il ne se rappelle rien de la journée précédente, qui s'est sans doute écoulée comme toutes les autres.

Son café consommé, il se met en route. Il prend son automobile, garée en bas de l'immeuble. À la radio, les informations ne contiennent aucun fait important. Une fois au bureau, il salue les collègues et se dirige jusqu'à son box. Allumage de l'ordinateur. Son emploi à l'administration douanière lui inspire le plus grand désintérêt, mais le tient occupé. La journée s'écoule. En fin d'après-midi, le téléphone sonne: sur l'écran, un numéro inconnu.

Anton décroche:

– Bonjour, monsieur Oyel. Comment ça se passe aujourd'hui?

Qui est à l'appareil? Comment connaît-il son nom?

– Oh, très bien. Ça ne se rappelle de rien.

La douleur au crâne est de retour. L'interlocuteur reprend:

– Bon, tout m'a l'air en ordre. Oui, ça a bien réagi au protocole. Nous ne dérangerons plus. Adieu, monsieur Oyel.

L'inconnu raccroche, tandis qu'Anton entreprenait d'expliquer qu'il y a erreur, il ne s'appelle pas Oyel mais... oyel. Et en prononçant ces mots dans le combiné éteint qui ne laisse plus résonner que la tonalité continue d'un la monocorde, Anton Oyel réalise qu'il manque quelque chose à son nom de famille. Comme si la première lettre, absente, n'existait plus dans son esprit que par la certitude de son inexistence. Il essaie par tâtonnement: Poyel? Loyel? Non, bien sûr que non. Doyel? Enfin, c'est ridicule! N'est-il donc pas capable de se rappeler son propre nom? Il récite une à une toutes les lettres de l'alphabet. Aucune ne sonne juste – jusqu'au W: peut-être que...? Woyel a quelque chose de familier quand on le dit tout haut. Mais quand il entreprend d'écrire son nom sur une feuille blanche, de le discerner ainsi noir sur blanc, il doit s'y résoudre: non, ce n'est certainement pas la bonne lettre.

Il finit par prendre son portefeuille, duquel il sort sa carte d'identité. Il lit, incrédule. Prénom: Anton. Nom: oyel. Sans majuscule. À la place, un infime espace. Le mal de tête s'est intensifié, alors qu'un gémissement indistinct sort de sa bouche, qu'il ne peut pas retenir: un E... continu mais entrecoupé, qui fait rejaillir une cicatrice enfouie. Dans sa tête ce bèlement, succession de E et de silences, de E et de silences.

Anton rappelle aussitôt le dernier numéro. Répondeur préenregistré:

– Bureau des disparitions, bonjour. Nous sommes joignables du lundi au jeudi, de huit heures trente à seize heures. Hors de ces horaires, nous ne prenons pas de messages.

Raccrocher. Se pincer pour contrôler qu'il ne dort pas. Et puis, le téléphone qui sonne encore une fois.

– Monsieur Oyel. Ça a rappelé. Que se passe-t-il?

– Il manque une lettre à mon nom.

Un temps.

– Je comprends. Les effets secondaires. Monsieur Oyel, il faut qu'on se rencontre. Allez au Bureau des disparitions. Rue des Partances, numéro 7. Montez au 3<sup>e</sup> étage. Je serai là.

– Le Bureau des...? Mais qui êtes...

Impossible de finir sa phrase, son interlocuteur a raccroché.

Anton prend ses affaires et quitte son poste. Ses collègues lui jettent un bref coup d'œil, surpris qu'il parte si tôt. Une fois dehors, il prend son automobile jusqu'à l'adresse indiquée, à l'autre bout du quartier. Quelques minutes plus tard, il se gare en bas d'un immeuble gris strié de rangées de stores bleu électrique. Au-dessus de la porte d'entrée, le numéro 7 inscrit sur une plaque blanche.

À l'intérieur, entre deux rangées de mur blanc, un escalier étroit en béton. Il l'emprunte jusqu'au troisième étage, longe ainsi quelques rangées de portes blanches sans inscriptions, jusqu'à une dernière, bleue, au bout du couloir. Une petite plaque en bronze, dessus, laisse apparaître l'inscription: *Bureau des disparitions. Entrez sans sonner.*

Il n'y a pas de sonnette. Anton enclenche la poignée.

La salle est petite mais très haute de plafond. Pas de fenêtre, mais, tout en haut, un puits de lumière. En face de lui, un long bureau, qui fait office de table d'accueil, coupe la pièce en deux. Un nombre incalculable de petits tiroirs en bois, alignés, s'étendent sur la surface intégrale des quatre murs. Personne. Anton s'approche du bureau, d'où jaillit un homme à la figure garnie d'une longue crinière bouclée et d'un bouc imposant:

– Bonjour, Monsieur Oyel.

Anton reconnaît son interlocuteur téléphonique. L'homme a les yeux clairs, un long nez fin et trois grains de beauté sur la joue droite. Il est assis sur une sorte de tabouret à ressort, qu'il entreprend d'ajuster à la bonne hauteur. En baissant la tête, Anton réalise que la pièce, derrière le bureau, s'étend jusqu'au rez-de-chaussée: le sol descend en contrebas, et l'homme est en réalité assis sur un tabouret de plus de cinq mètres de hauteur, qui semble presque infiniment extensible.

– Où sommes-nous?

L'homme lui glisse une fiche et un stylo sous le nez.

– Remplissez ce formulaire.

Sans protester, Anton entreprend de remplir la feuille de ses données personnelles. Une fois au bout du recto, il la retourne. Mais l'autre côté de la page laisse apparaître un formulaire identique, déjà rempli par sa propre écriture.

– Qu'est-ce que cela signifie? Je...

– Bien, monsieur Oyel. Ça se rappelle, à présent?

La douleur à la tête est si poignante qu'il doit la retenir de ses mains, les coudes posés sur la table. Et puis, des flashes apparaissent. Il regarde la fiche encore une fois. Sous «Nom de famille», il est inscrit «oyel», précédé d'un signe inconnu, une sorte de double barre diagonale qui se rencontre, comme la moitié symétrique d'un W. Anton la pointe du doigt sur le formulaire:

– C'est quoi, ça?

– La lettre qui a été effacée.

L'homme se retourne et se dirige alors, toujours à bord de son tabouret, jusqu'à la paroi de gauche, descend d'un mètre et demi, en tire un tiroir qu'il rapporte et dépose sur la table, en face d'Anton. Il ne contient rien. L'homme saisit alors derrière le comptoir deux grosses lettres en métal, l'une plus petite et l'autre plus grande, qui ressemblent à deux caractères d'imprimerie inconnus, et dont le dessin correspond assez bien à ce qui est inscrit sur la fiche, la première lettre du nom d'Anton.

Après qu'elles sont déposées dans le tiroir, puis rangées, Anton se souvient.

Tout lui revient en mémoire. Son propre nom: Voyel. Et surtout: elle, son nom à elle, Eve – son visage, et tous les souvenirs des jours passés ensemble, leur appartement, la vie qu'ils partageaient, leurs projets, l'enfant qu'ils voulaient faire, leur voyage en Asie, les discussions interminables sur le balcon, les murmures et les confidences sur l'oreiller, le son de sa voix. Et, tout aussi violent, le souvenir immédiat de leur séparation, son départ, et ce manque, depuis, qui pesait sur ses épaules et l'avait poussé à venir une première fois au Bureau des disparitions effacer la lettre V pour réussir à l'oublier.

Et avec la réminiscence rejaillit la violence de l'absence. Anton, les traits crispés, implore son interlocuteur:

– Vous devez m'aider. Il faut tout recommencer.

– Vraiment? Ça n'a pas très bien fonctionné, la première fois. Peut-être qu'il vous faut vivre avec.

– Nous n'avons pas été assez radical. Il faut supprimer le E.

L'homme fait la moue.

– Supprimer le E? Bon, mais je vous avais prévenu des risques la dernière fois. La vie sans V, c'est déjà déstabilisant, mais l'amputer du E: vous pourriez ne pas vous en remettre.

– Qu'en savez-vous?

– Je n'ai pas de souvenirs d'enfance. Jusqu'à ma douzième année à peu près, mon histoire tient en quelques lignes.<sup>1</sup>

– Et alors? Personne ne se souvient trop bien de son enfance.

– J'avais des images, autrefois. Et puis, il y a des choses que j'ai voulu oublier. Alors, j'ai effacé des lettres, comme pour réécrire mon existence. Plus tard, je les ai fait revenir. Mais rien n'était tout à fait comme avant. Désormais je ne sais plus le nom de mes parents, ni les circonstances exactes de leur disparition. Si vous supprimez le E... C'est tout un pan de la réalité dont vous pourriez être anesthésié, de manière irréversible.

– Je préfère une vie sous anesthésie générale qu'une vie de souffrance.

L'homme hoche la tête. Il range le tiroir des V et se dirige vers le tiroir des E.

– Bon. Mais on efface tous les E?

– Qu'est-ce que vous voulez dire?

– E accent grave, E accent aigu, E majuscule, E minuscule...

– Oui. Ne prenons aucun risque.

– Comme vous voudrez.

L'homme sort plusieurs tiroirs, et entreprend de les vider de tous les caractères métalliques qu'ils contiennent.

Quand il a fini, tout un pan du cosmos disparaît.

Jour suivant, Anton Voyl n'arrivait toujours pas à dormir. Mur blanc. Il sort. Son ciboulot lui fait mal. Dans son auto, la radio produit du charabia – son doigt sur STOP. Intuition qu'un fait anormal a pu surgir. À son box, pas un coup d'fil, pas un patron à l'horizon. Tout a l'air diffus – conviction qu'il y a un truc zarbi. Mais quoi?

<sup>1</sup> Cette réplique est l'incipit de *W ou le souvenir d'enfance* de Georges Perec.

## biblio

**L'Œil de l'espadon**

Prix Bibliomedia 2016, Ed. Zoé, 2015.

**Ciao Letizia**

Ed. Encre fraîche, 2012.

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un auteur suisse ou résidant en Suisse. Voir [www.lecourrier.ch/auteursCH](http://www.lecourrier.ch/auteursCH) et [www.chlitterature.ch](http://www.chlitterature.ch). Cette rubrique a été lancée dans le cadre de la Commission consultative de mise en valeur du livre à Genève. Avec le soutien de l'Association [chlitterature.ch], de la Fondation Plttard de l'Andelyn, de la République et canton de Genève et de Pro Helvetia.



PHOTO YVONNE BOHLER

## bio

Arthur Brügger, né en 1991 à Genève, vit et travaille à Lausanne. Diplômé de l'Institut littéraire suisse en 2013, il est membre des collectifs AJAR et Hétérotrophes. Son roman *L'Œil de l'espadon*, prix Bibliomedia 2016, a paru au printemps 2017 en italien (*L'occhio del pescespada*, Longanesi) et en allemand (*Das Lächeln des Schwertfischs*, Piper Verlag), ainsi qu'en version poche chez Pocket.